



Younès Baba Ali

« Je suis un emmerdeur, je pratique une forme de provocation light »

Tout juste auréolé de son grand prix Léopold Sedar Senghor, décroché à la Biennale de Dak'art, Younès Baba Ali est un acteur du mouvement alternatif qui sévit depuis peu au Maroc. Portrait d'un artiste explosif et de la génération Y.

PAR SYHAM WEIGANT

Il fait partie de cette nouvelle génération d'artistes surdoués, pas vraiment geek, ni tout à fait génération Y sauf si le Y se lit à l'anglaise « why » et renvoie aux multiples interrogations qui traversent son travail. Il me reçoit chez sa galeriste casablancaise Fatma Jellal, dans son uniforme habituel : chemise simple avec un vieux t-shirt en-dessous, pantalon confortable et

YOUNÈS BABA ALI EST DANGEREUX. PAS TOUT À FAIT ANARCHISTE, MAIS NOURRI DE CULTURE PUNK ET ACTEUR DE CE MOUVEMENT ALTERNATIF QUI COMMENCE TOUT JUSTE À SE DESSINER AU MAROC.

des chaussures entre sport et ville. La barbe est amovible, les lunettes indispensables et les cheveux qui tentent le désordre, presque maîtrisés. Un garçon tout simple, calme et réfléchi, on se laisserait presque berner si on ne percevait pas l'étincelle ironique dans le regard et un début de sourire qui ne demande qu'à s'épanouir. Un leurre ? Non un naturel insolent qui lui permet de poser tranquillement ses œuvres, comme d'autres posent des bombes. Car sous ses allures de garçon sage, Younès

Baba Ali est dangereux. Pas tout à fait anarchiste, mais nourri de culture punk (même si l'artiste préfère l'appellation DIY pour Do It Yourself) et résolument acteur de ce mouvement alternatif qui commence tout juste à se dessiner au Maroc. Et si le petit monde de l'art au Maroc ne s'en est toujours pas remis, c'est que ses œuvres sont autant d'« attentats » radicaux mettant à

mal le confort bourgeois de cette élite : attentat sonore à travers son concert de klaxons quasi insoutenable, qui pousse vers la sortie, ou dos-d'âne casse-gueule à l'entrée des lieux d'expos qui « piège » les visiteurs venus pour être broyés dans le sens du poil. Cynisme ? Ironie bienveillante ? « *Je suis un emmerdeur, je pratique une forme de provocation light* ». L'important est d'interpeller le spectateur, de le faire réagir, réfléchir, s'interroger. Et c'est toute la question du rapport à l'œuvre d'art qui est ici

remis en cause. On n'est plus dans la contemplation mais dans une complicité à l'œuvre d'art qui, chez Younès Baba Ali, semble dotée d'une autonomie agissant avec le public et n'existant même parfois que par sa présence. Car, à son contact, les objets les plus communs deviennent fébriles et « *se comportent de manière absurde* ». Les sèche-cheveux s'engueulent, se révoltent, les paraboles butent dans une encoignure de mur quand elles ne cherchent pas désespérément la Mecque, les mégaphones projettent bien l'appel à la prière, mais en morse... Un univers saugrenu où, grâce à des modifications succinctes mais subtiles, chaque place, chaque rôle est soigneusement questionné et réévalué. « *C'est un travail de décontextualisation. L'objet existe, je ne fais que le mettre dans un contexte précis. Je le mets en scène et lui donne un autre sens* ».

HEUREUSEMENT, LA MUSIQUE EST LÀ

Des objets privés de leur contexte habituel, « hors contexte » à l'image de son parcours. Une enfance sans vague mais pas

*Ending your life
under the sun,
2012, installation*



► facile. A Nantes, dans une école plutôt bourgeoise, il est le seul arabe, musulman, différent, « j'ai grandi dans un contexte, tout en suivant les préceptes d'un autre contexte, cela créé un choc ». Un mal-être indicible qui le pousse à se réfugier dans la peinture, mais ça ne lui suffit pas : « la peinture est une pratique solitaire qui entretient une relation de malaise. J'avais l'impression de nourrir mon malaise et de le recracher aux gens. Je me suis rendu compte que ça ne m'aidait pas et que ça n'intéressait personne. » Heureusement, la musique est là : contemporaine, expérimentale, noisy... Bref, abstraite : « je ne supporte pas le bruit, mais le son est une matière qui m'intéresse, il est palpable, invisible et pourtant il est partout et on ne peut y échapper. Même quand il m'irrite, c'est une

force qui m'intéresse. J'ai écouté beaucoup de musique contemporaine et je me suis intéressé au « noise ». Je trouvais ça beau, cette musique inécoutable, complexe et complètement abstraite ».

ATTENTAT SONORE, ATTITUDE IRONIQUE

Cet intérêt prend tout son sens, lorsque la crise identitaire, latente, explose lors d'une résidence en Pologne après ses Etudes aux Arts Déco de Strasbourg. En Pologne, il n'est plus français, le rejet est total, ce qui était de l'ordre du malaise diffus devient un choc frontal : « J'ai vécu cette expérience polonaise de manière brutale, c'était presque animal avec l'impression d'empiéter sur un territoire, d'être un problème. C'était d'autant

plus difficile que j'étais isolé, hors de France. Cela m'a poussé à creuser en moi. » Le résultat de cette expérience, une de ses premières installations sonores et interactives : *Horn Orchestra*. « C'était un attentat sonore, j'étais tellement offensé que j'ai choisi de répondre de façon ironique. Le public était presque expulsé par la force du son. »

Cette attitude ironique, mais espiègle c'est une fraîcheur qui est la marque de fabrique de cette nouvelle génération tendance poil à gratter rompue à la technologie, qui propose des œuvres accessibles à petit budget dont les maîtres-mots sont bricolage, système D et économie de moyens. « On propose quelque chose de nouveau. C'est une pratique actuelle avec des médiums de notre temps. »



Untitled (Landscape),
2010, installation in-situ

**« JE NE SUPPORTE PAS LE
BRUIT, MAIS LE SON EST UNE
MATIÈRE QUI M'INTÉRESSE, IL
EST IMPALPABLE, INVISIBLE ET
POURTANT, IL EST PARTOUT ET
ON NE PEUT Y ÉCHAPPER.
MÊME QUAND IL M'IRRITE,
C'EST UNE FORCE QUI
M'INTÉRESSE. »**

Une génération spontanée ? Pas vraiment, puisque le sentier a été battu par un mouvement antérieur : Delphine Reist ou Malachi Farrell, à qui Younès Baba Ali a consacré son mémoire de fin d'études, reconnaissant aujourd'hui leur emprunter « *l'utilisation et l'appropriation de nouvelles technologies, l'engagement dans le contenu et le message et l'ironie* » avec un intérêt pour la maîtrise technique qui peut varier. Cette grande famille en devenir, un peu hybride, peut être qua-

lifiée d'école Bruce Nauman. Une filiation qui réconforte Younès Baba Ali : « *Parfois, on a l'impression de mener un combat tout seul, on n'a pas forcément de référence. De voir qu'il y avait des artistes qui poursuivaient leurs recherches dans cette direction m'a poussé à continuer.* » Du baume au cœur mais qui ne suffit pas à régler tous les problèmes d'identité. Le voyage au Maroc sera nécessaire... Il débarque en 2007 pour une première exposition perso, une aventure invraisem- ➤

« IL FAUT QU'UN ARTISTE RESTE
AU PLUS INTÈGRE DE SA
PRATIQUE, IL NE DOIT PAS
S'ADAPTER AU MARCHÉ. »



*Carroussa Sonore,
2012, installation
Sonore, projet de
diffusion d'art sonore
dans l'espace public*



Tic Nerveux,
2009,
installation
vidéo

À SON CONTACT, LES OBJETS LES PLUS COMMUNS DEVIENNENT FÉBRILES ET « SE COMPORTENT DE MANIÈRE ABSURDE ».

► blable qui ne lui laisse que de mauvais souvenirs : l'exposition bidon n'a jamais eu lieu, il en profite pour faire le tour du Maroc. A Martil, il rencontre la petite bande qui gravite autour de « l'espace 150*295 » : Faouzi Laatires, Batoul S'himi, Younès Rahmoun mais aussi Mustapha Akrim ou Mohamed Arejda. Les liens tissés sont solides et indéfectibles. D'ailleurs, certains viennent nous interrompre pendant notre rencontre à la Galerie FJ : Younès Rahmoun revient d'Assilah et donne des nouvelles des autres artistes avec son accent chantant du nord, Akrim n'est pas très loin et Fariji s'enquiert du programme de la soirée... Une bande de copains, solidaire et bienveillante. Et c'est la clef du succès de cette génération : on ne la joue pas « perso » et on ne laisse personne derrière. Ce qui permet également

des collaborations fructueuses et pertinentes comme l'expérience récente de la « Proposition pour un laboratoire de pratiques artistiques et curatoriales », emmenée par Younès Baba Ali et Simohammed Fetaka et autour de laquelle vont se greffer artistes et théoriciens, parfois seulement de passage.

L'INTÉRÊT C'EST LA RECHERCHE, NON L'EXÉCUTION

« L'idée est de créer un espace-temps de travail sur des pratiques qui ne soient pas forcément matérialisées, de sortir du carcan de la production d'œuvres qui rentrent dans un cadre marchand. On a proposé des interventions, des performances ou de la vidéo qui entretiennent un lien fort avec l'espace public. Malheureusement, ici, souvent un artiste n'existe que lorsqu'il produit des choses matérielles vendues

en galerie ou en foire. Or, ce qui est intéressant, c'est la recherche, non l'exécution. Ça me fait mal au cœur de voir des artistes non soutenus qui se sentent inutiles et se mettent à faire de la croûte juste parce que ça se vend. Il faut qu'un artiste reste au plus intègre de sa pratique, il ne doit pas s'adapter au marché. » D'où l'intérêt de proposer des pratiques alternatives pour pallier la « pauvreté » du discours sur l'art au Maroc : « ici la balance ne penche que d'un côté et c'est branlant, alors qu'on a besoin de punk, d'associatif, d'alternatif pour équilibrer. »

Ce combat juste lui permet tout en continuant sa production personnelle, de trouver enfin sa place entre la France, le Maroc et la Belgique. De ce parcours résolument cosmopolite et cohérent, il trace un sillon particulier et occupe une place singulière dans le paysage artistique marocain.